CHRONIQUE.

[Pour l'Album des Familles.]

Correspondance particulière
de Rome.

Rome, 21 février 1881.

BIEN CHERS LECTEURS,

Vous avez sans doute appris par les journaux la tenue du consistoire public qui a eu lieu le 18 décembre au Vatican. Comme j'en ai été témoin oculaire, je tiens à vous en donner quelques détails qui vous intéresseront; car s'il vous est doux d'entendre parler du Pape et de ses actes, il n'est pas moins agréable de rappeler à mon souvenir en vous en entretenant tout ce que j'ai vu moi-même de mes propres yeux à ce sujet.

A cause des tristes circonstances qui depuis dix ans ont fait de Rome la capitale de l'Italie et de son Roi légitime un prisonnier, Pie IX et Léon XIII n'avaient plus tenu de consistoire public. Aussi, n'est-ce pas sans une joyeuse surprise que nous avons appris celui qui devait avoir lieu le 18 décembre.

Dès neuf heures du matin, un jour fixé, nous étions dans les galeries du Vatican. Le palais était très-animé: les soldats au service du Pape, les gardes nobles en grande tenue étaient sous les armes; de magnifiques équipages stationnaient dans la première cour. On aurait dit un des beaux jours de la Papauté, lorsque Rome, libre dans l'expression de son amour et de sa joie acclamait son souverain. La pensée me venait souvent que Dieu ne pouvait tarder de faire justice de l'usurpation aussi lâche que traitre du gouvernement piémontais.

Après une heure d'attente nous fûmes introduits dans la salle royale où devait se tenir le consistoire. D'autres invités plus favorisés que nous y avaient déjà pris place; mais, quelque grande que fut la foule et quelque dut être pendant la cérémonie la position gênante où se trouveraient les derniers venus, la pensée de la fatigue nous inquiétait peu. N'allions-nous pas voir notre Père, le Chef de l'Eglise Catholique, celui qui préside aux destinées du monde, que le monde admire et écoute comme son oracle? N'allions-nous pas le voir entouré du Sacré Collège, de ce conseil vénérable dont chaque membre porte l'auréole sinon d'une brillante ori-

gine, du moins de la sainteté, de la science et de la sagesse?

Cette pensée faisait battre nos cœurs:

La foule composée en grande partie d'ecclésiastiques était compacte. D'un côté des tribunes étaient les hauts fonctionnaires du pape, les princes et les habitués du Vatican; les ambassadeurs des gouvernements étrangers auprès du Quirinal occupaient l'autre côté. On en comptait une quinzaine; l'ambassadeur prussien se faisait distinguer entre tous par le nombre et l'éclat de ses décorations. A dix heures, les cardinaux suivis de leurs camériers et précédés des gardes nobles qui formaient la haie commencèrent à défilier dans la salle et prirent place autour du trône pontifical. Enfin apparut le S. Père, en mitre et en chape, porté solennellement sur un riche palanquin encore aux armes de Pie IX. Nous nous inclinâmes sous sa bénédiction que je me hâtais d'entendre par la pensée à tous ceux que la parenté ou l'affection m'eût unis.

Comme la salle est assez étroite, le Pape passa si près de nous que je pus le voir de très-près et contempler pour la première fois avec un bonheur indéfinissable cette belle et grande figure dont la photographie ne nous a donné qu'une médiocre représentation. Cependant je ne vis pas sans tristesse ces traits amaigris, cette pâleur mal déguisée sous l'émotion qui avait gagné le cœur de notre Père à la vue du beau spectacle qui s'offrait à ses yeux. Il n'y a pas qu'un martyr, celui qui verse le sang ou broie les os. Se voir réduit à la triste condition d'un prisonnier quand la royauté vous est due; garder le dépôt de la vérité quand de toute part on exige sans pensée de rupture des concessions qui sans être contre cette vérité en diminuent le crédit et l'influence; ne pouvoir faire entendre une plainte sans être aussitôt accusé d'exagération ou pis encore; gouverner une Eglise infailible, pure, sainte, et voir cette Eglise persécutée dans son clergé, ses membres, ses institutions, proscrite du sein des sociétés, séparée par le mensonge de tant d'âmes qu'elle veut sauver, quel cœur ne se sentirait défaillir devant de semblables épreuves? Telle est bien la situation de Léon XIII; il n'a pas les joies de Pie IX, il en a toutes les peines; et, comme si ce n'était pas assez de ce trait de ressemblance avec notre Seigneur, l'abandon des hommes. Dieu la tenu pendant deux mois sur un lit de douleurs, au point que son état nous a inspiré de sérieuses craintes. C'est lorsque ses forces on put lui servir qu'il a indiqué le consistoire et l'a

présidé malgré son état de faiblesse, je dirai de prostration physique.

C'à dû lui être une grande consolation de voir pour la première fois sous ses yeux comme un reflet de ces temps où la Papauté était libre et pouvait convier le monde à ses démonstrations solennelles.

Quand le Pape fut assis sur son trône élevé au fond de la salle, un prélat lut devant lui la profession de foi des nouveaux cardinaux qui s'approchèrent pour recevoir les insignes de leur dignité. Le Pape leur mit le chapeau rouge sur la tête en prononçant les paroles déterminées à cet effet par le Pontifical.

Des deux nouveaux cardinaux qui étaient ainsi préconisés solennellement, un attirait surtout l'attention publique: c'était Mgr. Hassoun, patriarche de Constantinople. Avec sa taille moyenne, sont front presque chauve, sa longue barbe grisonnante, ses yeux inspirés, il me fit l'effet d'un de ces premiers athlètes de la foi, dont la vie entière ne fut qu'une lutte contre les puissances du siècle, d'un de ces hommes qu'on dit en termes familiers, vieilli sous le harnais, faits bien plus aux épreuves, aux contradictions de tout genre qu'à la joie et au repos dont ils ont rarement connu les douceurs.

Quand les nouveaux cardinaux eurent reçu des anciens l'accolade fraternelle, le Pape leur adressa quelques paroles en latin. A cause de sa voix faible et de l'espace qui nous séparait, je ne pus saisir distinctement que ces mots: *Usque ad effusionem sanguinis. Jusqu'à l'effusion du sang.* C'en était assez pour me donner une idée du discours dont ces mots étaient la conclusion.

Ces premières paroles que j'entendais de la bouche du Souverain Pontife réveillèrent dans mon esprit tout un monde de souvenirs: L'histoire de l'Eglise avec ses innombrables légions de martyrs, ses papes dont trente-sept ont versé leur sang pour sa défense, toutes ces grandes âmes à qui Dieu n'a pas demandé le sacrifice de leur vie mais qui ont versé selon les belles paroles de S. Augustin, le sang du cœur, par la pratique des plus héroïques vertus, la charité, la chasteté, l'humilité. Cette loi du sang, du corps ou du cœur, établie par N.S. quand il disait à ses apôtres qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour celui qu'on aime; cette loi n'est-elle pas l'apanage incontestable de l'Eglise Romaine? Et qu'on ne croie pas qu'elle soit désormais impuissante à produire de nouveaux martyrs et à donner la vie de ses enfants pour celui qui a donné la sienne pour elle. Dieu ne